URCID SERRANO Javier, *Zapotec hieroglyphic writing*,
Studies in Pre-Columbian Art and Archaeology,
n° 34, Dumbarton Oaks Research Library and
Collection, Washington, D.C., 2001, 487 p.

Michel Davoust

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/1263>

DOI : 10.4000/jsa.1263

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 286-288

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Michel DAVOUST, « URCID SERRANO Javier, *Zapotec hieroglyphic writing*, Studies in Pre-Columbian Art and Archaeology, n° 34, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, D.C., 2001, 487 p. », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 88 | 2002, mis en ligne le 17 novembre 2005, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/1263> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.1263>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Société des Américanistes

URCID SERRANO Javier, *Zapotec hieroglyphic writing*, Studies in Pre-Columbian Art and Archaeology, n° 34, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, D.C., 2001, 487 p.

Michel Davoust

- 1 Voici un ouvrage substantiel sur l'écriture hiéroglyphique zapotèque, restée longtemps très mal comprise malgré les travaux de plusieurs chercheurs dont notamment A. Caso, J. Marcus et G. Whittaker. J. Urcid présente ici une version révisée d'une thèse de Ph.D., soutenue à l'université de Yale en 1992, avec une présentation plus claire, notamment des planches. Son ouvrage se divise en six chapitres.
- 2 En introduction, Urcid décrit brièvement le système d'écriture logo-syllabique (dont l'écriture zapotèque fait partie) en général, puis en Mésoamérique. Suit une présentation de la langue zapotèque du XVI^e siècle et des méthodes utilisées pour son étude. Le déchiffrement d'une écriture hiéroglyphique suppose la connaissance de la langue ancienne, la disposition d'un grand corpus d'inscriptions et l'existence de textes bilingues comme c'est le cas pour les écritures maya, aztèque et mixtèque, mais pas pour l'écriture zapotèque. L'auteur s'est ainsi attaché à réunir un corpus (personnel) de 1 200 exemples.
- 3 Le chapitre II est consacré à un historique critique des recherches antérieures. Ces dernières sont dues à Seler (1904), Caso (1928-1947-1967), Leigh (1959), Whittaker (1980), Edmonson (1988) et Marcus (1992). Ces auteurs ont tenté de reconstruire la liste des glyphes des 20 jours du cycle de 260 jours et les 4 jours porteurs de l'année, ainsi que quelques glyphes de mois. De même, des glyphes nominaux et toponymiques ont été identifiés par Marcus en 1976 et 1993. Mais tous ces auteurs sont en désaccord sur la

nature de l'écriture zapotèque : pour Caso, elle est idéographique et phonétique, pour Marcus, elle est hétérogène, pour Prem, elle est partielle, et pour Whittaker, elle est logographique. Un autre désaccord concerne les glyphes des 20 jours du cycle de 260 et les 4 porteurs de l'année.

- 4 Le chapitre III est donc, logiquement, centré sur les problèmes de reconstruction de l'ancien calendrier zapotèque. En général, les glyphes avec coefficient ont une fonction chronologique ou nominative (nom d'un personnage). Pour Urcid, il faut d'abord comprendre les textes calendaires avant de s'attaquer aux textes non chronologiques. Après un examen des calendriers mésoaméricains, il s'attaque aux noms des jours zapotèques selon le vocabulaire en langue zapotèque de Juan de Cordova (1578).
- 5 Dans le long chapitre suivant, Urcid reprend l'étude de chaque glyphe calendaire en suivant la dénomination donnée par Caso (1928, 1967), à savoir, les 26 lettres de l'alphabet latin, auxquelles sont ajoutées les 12 premières lettres de l'alphabet grec. Chaque glyphe est analysé dans ses variantes à la fois dans le temps et dans l'espace, de Monte Alban I à V, soit de 500 av. J.-C. à 1200 apr. J.-C. Urcid parvient de la sorte à reconstruire une liste des glyphes des 20 jours et des 4 porteurs de l'année, soit les 2^e, 7^e, 12^e et 17^e jours.
- 6 Urcid met, ensuite, à l'épreuve son calendrier reconstruit et son modèle de jours porteurs dans une série de textes épigraphiques contenant plusieurs dates. Il veut voir si les intervalles entre les dates d'un texte correspondent à des durées de vie humaine. Les textes étant échelonnés de 200 à 450 apr. J.-C. (phase Monte Alban IIIa), il fait l'historique de l'exploration archéologique de la plate-forme sud de Monte Alban, de G. Dupaix (1806) à M. Winter (1994), puis il rappelle les interprétations antérieures des textes sculptés. Ainsi, Caso (1928) distingue des glyphes calendaires et non calendaires qui sont répétés dans deux textes (SPI 7 et SP 8b) de la plate-forme sud. Acosta (1959) reconnaît des glyphes communs entre deux autres textes (SPI 1b et SP 9). Il identifie une série de cinq ambassadeurs avec leur nom glyphique venus rendre hommage à un souverain de Monte Alban. De plus, le glyphe toponyme (temple avec empreintes de pieds) est représenté. Pour ces mêmes textes, Marcus (1980, 1992) remarque la présence de la « coiffure à pompons » retrouvée à Teotihuacan et à Tikal. De même, elle identifie les glyphes toponymes de Monte Alban (colline du 1 Jaguar) et de Teotihuacan (temple avec empreintes de pieds). Pour sa part, J. Urcid recherche la composition monumentale d'origine par la reconstitution hypothétique du monument selon le programme A (textes SP 1 à SP 8) et le programme B (textes SP 1, SP 7, SP 8, SP 9). Les 9 textes du programme A sont alignés sur un côté du monument, les 6 textes du programme B sont en position quadrilatère. Urcid procède successivement à une analyse iconique, puis épigraphique des textes de ces deux programmes. En particulier, les 9 textes du programme A présentent 10 dates qu'Urcid essaie de placer dans deux cycles de 52 années successifs, grâce à l'identification des 4 jours porteurs de l'année. De fait, ces 10 dates sont liées à des événements sacrificiels d'individus identifiés par leurs glyphes nominaux calendriers. Sont étudiés également les glyphes non calendaires et en particulier le glyphe toponyme contenant l'élément « colline ». Il est néanmoins curieux qu'Urcid se réfère seulement à la corrélation avec le calendrier chrétien de Cline (1975) et non à celle de Caso (1967).
- 7 Dans sa conclusion, Urcid distingue trois niveaux d'approche possible de l'écriture zapotèque : l'identification des signes pouvant correspondre à une transcription

alphabétique et numérique des signes ; la translittération phonétique des signes ; enfin, la traduction des phonèmes.

- 8 Du fait que cette écriture est logo-syllabique, la première analyse du texte et de l'image peut être, selon Urcid, sémasiographique, indépendamment de la langue de cette écriture. Ainsi, le nom calendaire des personnages peut être transcrit dans la langue zapotèque du XVI^e siècle avec l'orthographe de J. de Cordova. Mais Urcid reconnaît que le manque d'un grand corpus des inscriptions ne permet pas de connaître le nombre total de signes utilisés dans cette écriture. On ne peut donc vraiment déterminer si cette écriture est logographique (un millier de signes) ou logo-syllabique (500 signes).
- 9 L'auteur note la présence de signes variants liés à la longue durée, à la distribution géographique, à la présence de plusieurs écoles de scribes et aux supports des textes. Selon Urcid, le corpus de Monte Alban I et II est de 80 signes et celui de Monte Alban IIIa, IIIb de 60/80 signes. Pour lui, un total de 100 signes correspond à un système logo-syllabique. Les glyphes simples représentent des logogrammes et les glyphes composés de 1 à 4 signes des formes syllabiques. Néanmoins, comparée à l'écriture maya, l'écriture zapotèque utilise plus de logogrammes que de signes syllabiques. Si un syllabaire existait, il aurait entre 60 et 70 signes consonne-voyelle. D'après l'étude du programme A, les textes peuvent se présenter soit sous une forme linéaire verticale, soit sous une forme agglutinante ou une forme dispersée. Seule la forme linéaire suggère un ordre syntaxique du type date-verbe-sujet(-objet). Selon Urcid, il conviendrait encore d'étudier davantage la relation entre les écritures zapotèque et mixtèque et, en particulier, les écritures zapotèques de la région mixtèque de l'intérieur et de la côte. De même, il pourrait être utile de rapprocher l'écriture zapotèque des écritures de Xochicalco, Teotenango, Cacaxtla, El Tajin et Tula. Bien que le calendrier zapotèque ne puisse être ancré dans un système de Compte Long, comme les écritures olmèque et maya, Urcid a noté que le cycle de 52 années commence avec l'année « 13 mouvement ».
- 10 Après A. Caso, Urcid a donc produit ici un ouvrage essentiel sur l'écriture zapotèque. Il reste encore à faire un catalogue complet des signes et, enfin, une grammaire avec une table syllabique comme c'est le cas pour les écritures épi-olmèque et maya.

AUTEURS

MICHEL DAVOUST

Centre d'études des langues indigènes d'Amérique, CNRS, Villejuif